

— Il est certain, dit-il ensuite, que le gredin s'est servi fort adroitement de toi pour la réussite de ses projets. Il est non moins évident que son intérêt à cette heure est de rester dans l'ombre. Comment le retrouver, s'il se cache ? Où le chercher ?

— Ovide Soliveau connaît un personnage important qui habite Paris, et dont la fille se fait habiller chez ma patronne, madame Augustine, répliqua la jeune femme. Ce personnage est un gros industriel qui a son usine à Courbevoie. Certaines choses que j'ai entendu dire me font soupçonner qu'il existe une intimité toute particulière entre l'industriel et mon brigand. D'abord ils ont habité New-York ensemble. Par l'un nous saurons où trouver l'autre. Ils se fréquentent, ça ne fait pas pour moi l'ombre d'un doute, et en guettant de la maison et de l'usine de Paul Harmant, on y verra d'un jour à l'autre entrer le faux baron de Reiss. C'est de cette façon qu'il faut agir.

— Comment agir avant d'être complètement guéri ?

— Nous attendrons ta guérison. L'essentiel est que dès à présent nous soyons d'accord. Tu consens à devenir mon allié ?

— Oui.

— Et tu me pardonnes le mal que je t'ai fait sans le vouloir ?

— Oui, répondit-il, je te pardonne ! Nous sommes amis. Nous nous vengerons ensemble, et nous réduirons ce misérable à l'impuissance.

— L'union fait la force ! Sois tranquille, nous réussirons ! Je vais retourner chez ma patronne et attendre que tu sois remis. Si par hasard il m'était impossible de venir le dimanche, je t'écrirais et tu pourrais me répondre.

— Te verrai-je demain ?

— Oui, je viendrai te dire adieu.

Amanda se retira, joyeuse, en effet, car sa visite à son ancien ami avait produit les résultats souhaités. L'alliance conclue entre elle et Raoul Duchemin devait (du moins elle le croyait fermement), amener la perte d'Ovide Soliveau.

Nous affirmerions volontiers que nos lecteurs se rendent parfaitement compte du caractère de l'ex-employé qu'ils ont vu à l'œuvre. Sans volonté, sans énergie, faible comme un enfant, il était facile à tourner, à conduire, à entraîner. En voyant entrer Amanda, son premier mouvement avait été de la colère, et ses premières paroles des paroles de reproches ; mais il avait suffi à la jeune femme de parler pour reprendre tout son empire et pour pousser Raoul vers la vengeance, vers l'inconnu.

Le lendemain matin, de bonne heure, il reçut la visite d'Amanda, qui lui apportait son adresse chez sa patronne, et qui, après lui avoir fait jurer de nouveau un traité d'alliance offensive et défensive, partit pour Paris. Les huit jours de prolongation accordés par madame Augustine n'étaient point écoulés, aussi la grande faiseuse témoigna quelque surprise en voyant arriver son essayeuse. Celle-ci répondit :

— Ma parente allant mieux, madame, j'ai pensé que je vous faisais défaut, et je me suis empressée de revenir.

— Je vous en suis gré, mademoiselle, car en effet, vous me manquiez un peu.

Amanda reprit immédiatement son service. Elle avait besoin de savoir ce qui se passait à l'atelier. En conséquence, elle questionna fort adroitement ses compagnes.

L'histoire de Lucie Fortier et de mademoiselle Mary Harmant, la scène qui avait eu lieu entre elles dans le salon d'essayage de madame Augustine s'étaient ébruitées. Tout le monde en parlait à l'atelier. Amanda sut donc bien vite que Lucie, fille d'une femme condamnée à la réclusion, avait été congédiée par la patronne, et que mademoiselle Harmant, rivale triomphante de Lucie, allait épouser l'homme qu'elles aimaient toutes les deux.

Cette histoire, on le comprend sans peine, intéressa vivement l'essayeuse. Elle en tira les déductions suivantes, éminemment logiques :

— Ovide Soliveau a agi pour le compte de Paul Harmant. On a voulu d'abord tuer Lucie. Le coup ayant manqué, on a cherché les moyens de la perdre, et c'est Duchemin qui a fourni les armes à Soliveau.

Ceci apparaissait de façon très nette à mademoiselle Amanda, mais elle pressentait, devinait, au milieu de tout cela, un fort gros mystère relatif aux relations passées et présentes du faux baron et de l'industriel dix fois millionnaire, et ce mystère elle voulait le percer à jour.

— A n'importe quel prix il faut que je me venge de ce gueux de Soliveau ! se disait-elle souvent. Tant pis pour ceux qui recevront des éclaboussures de ma vengeance !

LIX

N'ayant aucune nouvelle, directe ou indirecte, du pseudo baron de Reiss, Amanda n'avait qu'à attendre l'entière guérison de Raoul. Le dimanche suivant, dès le matin, elle prit le train de Bois-le-Roi, et descendit à l'hôtel du "Rendez-vous des Chasseurs."

Les quelques jours écoulés depuis son départ avaient fait faire de grands progrès à la convalescence de Raoul Duchemin. L'ex-employé de la mairie de Joigny se levait maintenant avec l'autorisation du médecin, et ce fut debout qu'il reçut la visite de son ancienne amie.

Amanda lui raconta par le menu ce qu'elle avait appris relativement à Lucie Fortier, et le jeune homme comprit quelle faute irréparable il avait commise en volant dans les archives de la mairie de Joigny le document qu'exigeait le faux baron de Reiss. Le médecin vint le soir faire sa visite habituelle, et il affirma que le convalescent pourrait dans trois ou quatre jours quitter Bois-le-Roi.

\*\*

Mary Harmant n'avait rien dit à son père de ce qui s'était passé entre elle et Lucie chez madame Augustine. Instincti-

vement, Mary sentait bien que cette scène ne lui faisait aucun honneur, et par conséquent n'éprouvait point le besoin de s'en vanter. Mais, au fond, le côté honteux de son action, la préoccupation de façon médiocre. Elle avait porté à sa rivale un coup terrible. Le reste lui importait peu. Le désespoir et la colère de Lucie lui prouvaient que celle-ci regardait Lucien Labroue comme à jamais perdu pour elle. Elle jouissait délicieusement de cette victoire décisive, et elle attendait avec une indicible impatience le jour de son mariage.

Si la joie et l'espérance remplissaient le cœur de la fille de Jacques Garaud, l'ingrassable maladie dont elle portait le germe en elle-même continuait son œuvre de destruction. La phthisie minait cette frêle poitrine et conduisait rapidement vers la tombe ce corps amaigri. Lucien, qui de temps à autre apercevait mademoiselle Harmant, constatait les progrès visibles du mal et se disait qu'un mariage avec cette enfant mourante était impossible.

Paul Harmant avait, jusqu'à ce moment, respecté le désir d'isolement de Lucien, désir qu'expliquait de façon surabondante la blessure saignante encore de son cœur. On lui donnait, sur sa demande, le temps d'oublier, mais le père et la fille auraient voulu que l'oubli vint plus vite. Or, Lucien n'oubliait pas. Il avait trop aimé Lucie pour arracher de son cœur au bout de quelques jours une tendresse dont les racines étaient si profondes. Il l'aimait encore, et contre toute espérance il espérait que quelque événement impossible à prévoir viendrait combler l'abîme creusé par les mauvais sort entre lui et la jeune fille. La tendresse de Lucien, loin de diminuer, augmentait. Aussitôt qu'il se trouvait seul, il s'absorbait dans de longues et douloureuses rêveries, et ne faisait aucun effort pour s'y soustraire.

Le faux Paul Harmant, ne se sentant autour de lui aucune menace de prochain péril, envisageait l'avenir sans inquiétude, croyait fermement que dans un temps donné Lucien deviendrait son gendre, et travaillait sans relâche

\*\*

Le dimanche matin où mademoiselle Amanda Régamy se rendait à Bois-le-Roi pour y voir Raoul Duchemin, Lucien Labroue prenait de bonne heure le chemin de la rue d'Assas où demeurait le peintre Etienne Castel. Celui-ci avait écrit la veille un mot au fils de Jules Labroue pour l'engager à venir passer la journée avec lui, en compagnie de George Darier. Le jeune avocat, en revenant la veille au soir de Tours où nous savons qu'il était allé plaider, avait trouvé l'invitation de son ex-tuteur. Lucien arriva le premier chez l'artiste, qui le reçut dans un petit salon communiquant avec son atelier, et lui dit après lui avoir serré la main.

— Merci d'avoir accepté mon invitation. En attendant notre ami George, qui certainement ne tardera guère, causons un peu de vous. J'ai fait ce que vous m'aviez demandé de faire au sujet de Jeanne Fortier.

— Eh bien ?

— Eh bien, il résulte de renseignements puisés à bonne source que Jeanne Fortier n'a point été réintégrée dans sa prison. Elle est introuvable ! Depuis son évasion de la maison centrale, la police a été dépistée complètement. A l'heure qu'il est, les agents, las de la chercher, ne comptent plus que sur un hasard qui pourrait la mettre dans leurs mains, encore n'y comptent-ils pas beaucoup.

— Ainsi, murmura Lucie, il ne me reste aucune espérance de pouvoir interroger cette femme.

— C'est à craindre, mais vous savez que tout est possible, même l'impossible ! Et chez monsieur Paul Harmant, comment vont les choses ?

— Toujours de même.

— Ne vous êtes-vous point rapproché de mademoiselle Mary, ainsi que je vous l'avais recommandé de le faire ?

— Je n'en ai pas eu le courage.

— C'est un tort.

— A quoi bon ce rapprochement ?

— Peut-être vous serait-il plus utile que vous ne le croyez, dit Etienne Castel d'un ton grave.

Lucien regarda l'artiste avec quelque surprise.

— Je ne vous comprends pas, dit-il ensuite. Peut-il exister dans le passé un lien quelconque entre la famille Harmant et ce qui touche moi ou les miens ?

— C'est du présent et non du passé que je vous parle, mon cher enfant. Je crois qu'il serait bon pour vous de laisser croire à monsieur Harmant que vous êtes prêt à épouser sa fille, et surtout de persuader à mademoiselle Mary que vous avez oublié Lucie Fortier, et que votre cœur, libre désormais, pourra lui appartenir un jour sans partage.

— Mais cette malheureuse enfant se meurt ! Chaque jour qui passe la rapproche de sa tombe.

— Raison de plus pour la laisser mourir avec l'illusion du bonheur, puisque vous ne pouvez lui donner le bonheur lui-même.

— Je menurais !

— Dans certaines circonstances il faut savoir mentir.

— Mais pourquoi le faut-il en celle-ci, monsieur ? demanda Lucien, à qui les conseils de l'artiste semblaient étranges. Vous paraissez connaître beaucoup de choses que j'ignore. Vous devez avoir de sérieuses raisons pour m'engager à jouer à monsieur Harmant et à sa fille une comédie qui répugne à mon caractère.

— Monsieur Lucien, vous vous trompez en croyant que je connais beaucoup de choses ignorées de vous. Je ne sais rien, je ne puis rien vous dire, je vous donne ma parole d'honneur ; mais il y a dans la vie des pressentiments qu'on ne peut plus chasser, une fois qu'ils se sont emparés de vous, ils deviennent une véritable obsession. Un de ces pressentiments m'avertit qu'avant peu nous connaîtrons le meurtrier, le vrai, le seul meurtrier de votre père, et que c'est par monsieur Paul Harmant qu'il se fera la lumière au milieu des ténébres. De même aussi, j'ai le pressentiment que Lucie Fortier deviendra votre femme un jour. Comment ! Je n'en

sais rien. Pourquoi ! Ne me le demandez pas. Je serais hors d'état pour vous répondre.

— Ainsi vous vous dites convaincu que Lucie deviendra ma femme, et vous me conseillez de laisser croire à mademoiselle Harmant que je pourrai l'aimer.

— Cela semble insensé, j'en conviens, mais il le faut ! Ne doutez pas de moi. Ayez confiance, et attendez.

— Attendre avec la mort dans l'âme.

— Encore une fois, il le faut ! Dans quelques semaines j'aurai un devoir sacré à remplir vis-à-vis de Georges. Je vous demande d'attendre jusque-là et de suivre pendant ce temps mes conseils, si singuliers qu'ils vous puissent paraître. Ne raisonnez pas, obéissez.

— C'est bien, monsieur. J'ai foi en vous, je vous obéirai.

— Vous vous rapprocherez de mademoiselle Harmant ?

— Oui.

— Vous affirmerez à monsieur Harmant que l'époque de votre union avec sa fille est proche ?

— Mais c'est engager ma vie, cela ! s'écria Lucien. En lui disant que j'accepte ses offres, il hâtera ce mariage.

— Que vous importe, pourvu qu'il ne s'accomplisse pas ?

— Savez-vous bien que vous m'éprouvez ! murmura le fils de Jules Labroue. Quel secret avez-vous découvert ?

— Aucun. Je cherche à vous rendre Lucie, voilà tout, et j'y parviendrai ! Obéissance absolue, aveugle, pendant quinze jours ou trois semaines. Je ne vous demande pas autre chose pour assurer votre bonheur. Est-ce promis ?

Lucien baissa la tête en signe d'adhésion.

— Maintenant, continua l'artiste, pourriez-vous me donner quelques renseignements dont j'ai besoin ?

— Relativement à quoi ?

— A Lucie Fortier.

— A Lucie ?

— Oui. La dernière fois que nous nous sommes rencontrés chez Georges, vous nous avez dit avoir entre les mains une pièce authentique prouvant que celle que vous aimez la fille de Jeanne Fortier.

— Oui, monsieur, et cette pièce est encore en ma possession.

— L'avez-vous sur vous ?

— Non, mais chez moi.

LX

— C'est monsieur Paul Harmant qui vous a remis cette pièce ? poursuivit Etienne Castel.

— Oui, monsieur.

— Pouvez-vous me la confier ?

— Oui, certes ! J'irai la chercher à l'instant même si vous le désirez.

— C'est inutile. Je vous prierai seulement de vouloir bien me la communiquer demain.

— Demain, vous l'aurez, monsieur, fit Lucien, qui s'étonnait fort des questions multipliées de l'artiste.

Celui-ci était trop physionomiste pour ne pas s'apercevoir de ce sentiment.

— Tout cela est incompréhensible pour vous, dit-il. Mais ne vous en étonnez point ! Comme vous je cherche la vérité dans l'ombre où elle cache. Je vous ai pris en affection, je m'intéresse à vous, et ceux que vous aimez me sont chers.

— Je vous remercie, monsieur, du plus profond de mon âme !

— Attendez pour me remercier que j'ai réussi. Monsieur Harmant s'est-il, à votre connaissance, absenté de Paris quelques jours avant qu'on ne mette sous vos yeux la preuve que Lucie est la fille de Jeanne Fortier, condamnée pour avoir assassiné votre père ?

— Non, monsieur. Je suis certain qu'il n'a pas quitté Paris.

— Vous ne savez pas comment il s'est procuré cette pièce ?

— Je l'ignore absolument. En me la remettant il s'est dit uniquement guidé par l'intérêt qu'il me porte.

En ce moment, un vigoureux coup de sonnette coupa la parole aux deux causeurs. Un instant après, le valet de chambre d'Etienne introduisit Georges Darier.

— Comment, toi ! s'écria le jeune avocat en voyant Lucien. C'est une bien bonne surprise que mon cher tuteur me ménageait !

— Oui, mon cher enfant, répondit l'artiste ; j'ai pensé que vous seriez l'un et l'autre heureux de vous voir et de passer une journée ensemble.

— Vous ne pouvez penser mieux.

— Es-tu satisfait de ton voyage ? demanda Lucien.

— On ne saurait l'être davantage. J'avais deux affaires à plaider. Je les ai gagnées l'une et l'autre. Seulement il m'est arrivé un ennui.

— Grave ?

— Assez.

— De quel genre ?

— Une perte qui m'a empêché de mener à bien la troisième affaire pour laquelle j'étais appelé à Tours. Un dossier perdu le jour de mon départ.

— Egaré plutôt, fit Etienne Castel.

— Oh ! malheureusement bien perdu ! J'ai cru d'abord l'avoir oublié chez moi. J'ai télégraphié de Tours à ma vieille Madeleine, en la priant de s'en inquiéter sans retard. Elle n'a rien trouvé sur mon bureau. Alors, selon ma recommandation, elle est allée à la préfecture de police, à la salle où l'on dépose les objets perdus, rapportés par d'honnêtes gens. Même déception. En conséquence, je n'ai pu plaider ma troisième affaire, et j'ai demandé une remise à quinzaine, me proposant, une fois à Paris, de couvrir d'affiches les murailles, de promettre une grosse récompense, et de rentrer ainsi en possession de papiers sans lesquels mon client perdrait infailliblement son procès.

— Ces affiches sont-elles commandées ? demanda Etienne.

— Depuis ce matin. On les posera tantôt.

Mille francs de récompense (en caractères énormes ?) à qui me rapportera ces papiers.